

Combien de temps

LE FEUILLETON
CLARO



L'ENFANCE N'EST PAS DONNÉE À TOUT LE MONDE, et peut-être exige-t-elle de l'adulte un tribut si onéreux que ce dernier préfère la

figer en sépia et puis s'en va. L'enfant qu'on a été, et qui n'a laissé, à la surface des jours défunts, pas même une trace, nous le reconstituons plus tard à partir d'une chair qui n'est pas la sienne, avec des os qui l'entravent, le voilà irrigué par un sang qui lui monte à la tête, et sa tête nous la vissons et la dévissons sans cesse sur des épaules trop larges, tel un savant se sachant fou, jamais satisfait, vraiment, du résultat, car son sourire est toujours trop court, ses grimaces rebiquent, son front plisse encore, et même les photos conservées dans le formol familial, toutes censées nous aider à le réinventer, mentent honteusement. Nous sentons que l'enfant que nous avons été est devenu pour ainsi dire notre aïeul à rebours, et nous ne saurons jamais quelle météorite, quelle glaciation, quels prédateurs l'ont chassé des forêts pétrifiées du souvenir.

L'enfant qu'il a été, Franck Venaille, au soir de sa vie, l'a imaginé rouge, l'a voulu rouge. Il est allé le chercher dans le 11^e arrondissement de Paris, l'a retrouvé en train de broyer du noir dans la rue Paul-Bert, l'a pris par son fond de culotte et l'a jeté dans les pages de son dernier livre. C'est avec lui qu'il dialogue, lui qu'il laisse parler, à lui qu'il offre ses dernières forces. *L'Enfant rouge*, paru peu après sa mort survenue le 23 août dernier, est un dialogue des ombres, une élégie au petit soi défunt, à ce «Moi-de-onze-ans» dont l'auteur tente de ressusciter les envies, le rythme des pas, la violence des pensées. Mais pour dire l'autre qu'il a été et qui le hante encore, Venaille, comme il l'avait déjà fait dans *Hourra les morts!* (Obsidiane, 2003), a créé un livre sans retour à la ligne, un livre où chaque maillon s'accroche au suivant, où le passé et le présent se poussent du coude, laissant la mémoire faire son travail de chahut et de connivence.

C'est aussi un livre de couleurs. Il y a le gris de l'autrefois, qui ne l'est pas devenu avec le temps mais l'était déjà, le gris prolétarien du quartier où Venaille vivait, le gris du dimanche soir quand le cœur se piétine. Il y a le bleu d'une maison sise loin de Paris, où lire des histoires bleues derrière des volets bleus. Et puis il y a le rouge, celui du sang qui bouillonne, qui coule, celui du Parti qui ne s'embarrasse pas d'un nuancier pour conduire ses

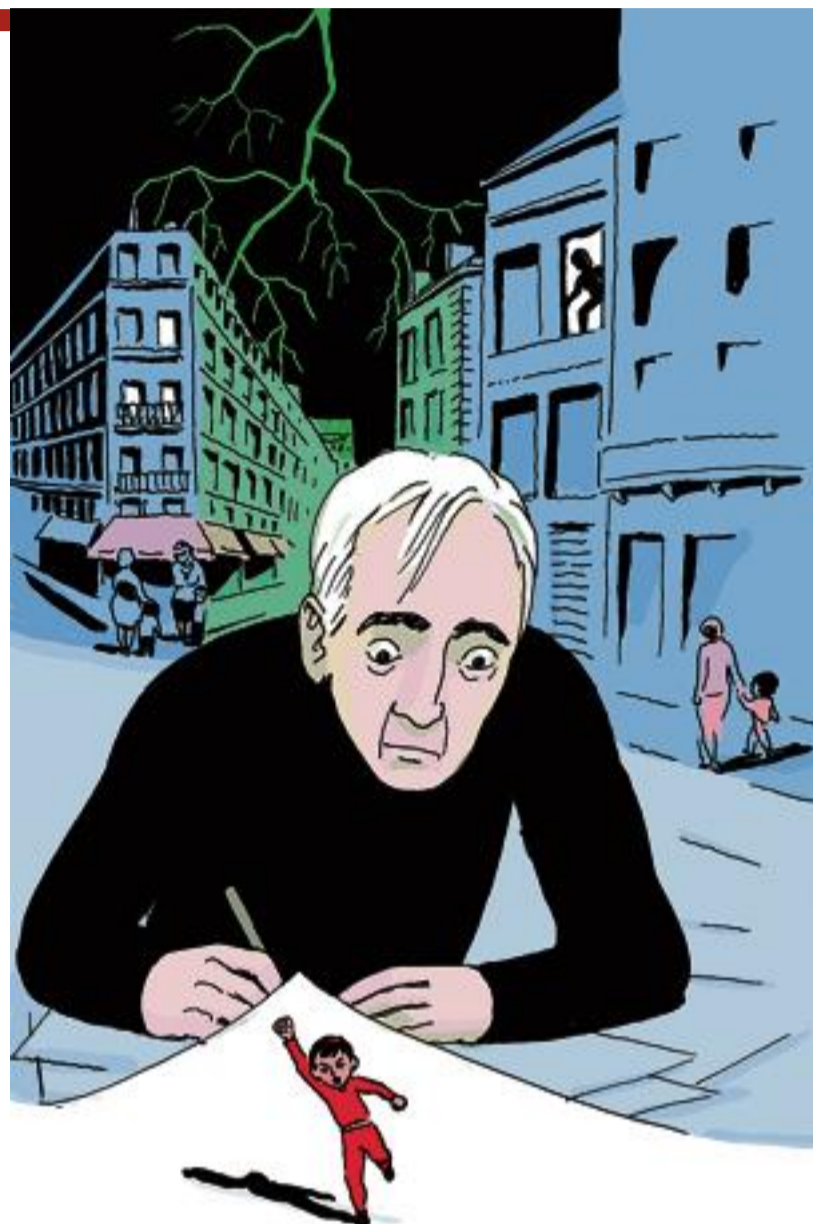


ILLUSTRATION FRANÇOIS OLISLAEGER, PHOTO JÉRÔME DAYRE

ouailles au front des luttes. Le récit d'enfance n'est pas une fable politique, mais il comporte de drôles d'oiseaux, quelques prédateurs, et nombreux sont les affamés.

Venaille, bien sûr, a des réticences. Il se méfie de la nostalgie, qui est mauvaise conseillère dans les affaires poétiques, même si sa musique est aussi nécessaire que la douleur dont elle se fait le héraut. Il n'a pas non plus envie d'enfermer son fantôme dans l'introspection, ce puits à l'éclairage douteux où tant s'abîment. «Voilà des souvenirs, une imagerie, des retours en arrière qui font mal. Mais quelle teinte prendra ma révolte? A cet instant le ciel était traversé de grands

L'ENFANT ROUGE,
de Franck Venaille,
Mercure de France,
112 p., 12,50 €.

éclair verts et j'ai pensé qu'il n'était pas nécessaire de continuer cette recherche sur soi-même, et sur une rue qui cachait si mal ses rides. Ecrire sur soi. Tout dire ou presque, la belle affaire!» Non, ce qui lui importe, à l'heure des ombres, c'est de faire de l'enfant rouge davantage qu'un fil rouge dans la trame des années éteintes: un revenant, un résistant, un petit roi de la révolte.

Les souvenirs, donc, ici se bousculent, s'éclairent, font la ronde pour dire quel animal politique on fut, quels rêves n'ont pas péri, d'où vient cette angoisse qui devient matière même de l'être. Il y a aussi dans *L'Enfant rouge* des phrases-ronces sur la mère et sur le père, qui semblent encore saigner: «Je me souviens de tout. De ces visages tendus,

Le lecteur, qui réapprend à respirer la phrase avec Franck Venaille, pensera peut-être au gamin de Vallès, à Blaise de Cendrars, il sentira surtout enfler et cogner la violente marée de l'enfance

presque carnassiers, ceux des femmes de 16 h 30 venues chercher leur fils et qui savent que, bientôt, le cordon qui les rattache l'un à l'autre. De lui-même. Se brisera. Là, très jeune, j'ai senti que l'amour donné par ces êtres reposait sur une connaissance de la vie et, pourquoi pas, illustrait un savoir hors du temps venant du plus profond de la matière avec sa composante d'envies meurtrières. Cette goinfre d'émotions, de sentiments, d'investigations sur la pensée et le comportement de celui qu'elles considèrent comme leur bien firent sans doute de Moi-de-onze-ans cet être blessé. Qui, désormais sans âge, revient sur les lieux d'un bonheur léger, mais surtout d'une angoisse sans bornes. «Je vais me passer par la fenêtre», dit la mère. Mais combien de temps la chute va-t-elle durer?»

L'enfant rouge est peut-être cet évadé des liens du sang, entré péniblement en réalité à force d'éblouissements poétiques et d'obstination politique. Le lecteur, qui réapprend à respirer la phrase avec Venaille, pensera peut-être au gamin de Vallès, à Blaise de Cendrars, il sentira surtout enfler et cogner la violente marée de l'enfance, ici libérée une dernière fois dans ce quartier que l'auteur a su repeupler, réhumaniser, réinventer grâce à sa phrase à la scansion imprévisible et toujours juste, parce que blessée à la virgule près. ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIEN
philosophe

Appel à la liberté



J'AI TOUJOURS CRAINT de croiser un écrivain bien vivant, en chair et en os. Mort, un auteur ne saurait décevoir. La messe est dite en quel-

que sorte... Le génial Nietzsche aurait-il accueilli un estropié de mon espèce les bras ouverts? Socrate, ce grand ferrailleur de préjugés, aurait-il su réprimer ce ton mi-paternaliste mi-compatisant qu'on dégage devant un autre pas tout à fait comme les autres? Il peut entrer dans nos attentes, notre rapport au monde, une sacrée dose de violence envers le réel, soi et les autres.

Lors de mes expéditions à la librairie du quartier, à chaque fois que je demande un livre d'Edouard Louis, la réponse est immédiate: «Combien d'exemplaires en voulez-vous aujourd'hui?» Timidement, je me risque à un «dix», souvent à un «vingt», tant j'ai adoré *En finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil, 2014). Ecouter cette plume alerte, cette voix polyphonique façon Faulkner, tendre l'oreille à ce récit savamment composé, à ces intrusions d'argot, à ces voix hétéroclites, autorise un accueil radical de ce qui nous fonde, alors que le «on», pour parler comme Heidegger, voudrait nous réduire, nous réifier.

La dictature du «on»

Dans *Histoire de la violence* (paru au Seuil en 2016), lu par l'excellent Philippe Calvario, au-delà de tout pathos, un puissant appel à la liberté se fait entendre. L'auteur, génial et bien vivant, lui, relate la nuit du 24 décembre 2012. Rentrant chez lui, il croise la route de Reda (on devrait se garder d'ajouter tout adjectif à ce prénom, comme à tout prénom d'ailleurs). Suivent une rencontre au-delà des masques, puis un viol, un viol, et une foule de possibilités d'enfourer le réel, les personnes, des singularités sous des tonnes d'étiquettes, d'interprétations. La violence peut se nicher partout, dans le discours, dans la dictature de ce fameux «on».

Steven Pinker, dans son ouvrage *La Part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin* (Les Arènes, 2017), met les points sur les i. S'il vient heureusement contredire à grand renfort d'études scientifiques le pessimisme que tendent à nourrir nos bulletins d'informations, s'il affirme haut et fort que jamais une époque ne fut moins violente que la nôtre, il est urgent, aussi, et salutaire de rappeler les violences tuées, insidieuses, systématiques, quotidiennes: la stigmatisation, les processus d'exclusion, les oppressions, les inégalités, la brutalité sociale, sans parler du racisme, de la haine, du regard qui juge, des standards écrasants et de ce fléau redoutable que représente l'individualisme. On ne saurait réduire la paix, la non-violence à un silence des armes, à un confort, à une sécurité quand mal-être, solitude, précarité ne cessent de gangrener nos sociétés et de mettre tant de femmes, tant d'hommes sur la touche, cruellement exclus de ce monde de moins en moins violent...

Histoire de la violence congédie tout risque de fuite en une confortable catharsis qui s'acharnerait à mettre joliment à distance ce qui révolte tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Tendre l'oreille à ces paroles de feu, c'est renoncer à démissionner, à se résigner à un fatalisme quand il s'agit, activement, de traquer la violence là où elle se faufile, y compris dans l'aveuglement, dans la façon même d'appréhender l'autre, soi et le réel pour tenter une authentique liberté. ■

HISTOIRE DE LA VIOLENCE,
d'Edouard Louis,
lu par Philippe Calvario,
Audiolib,
5 h 14, 21,50 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS: MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

Amour, le retour?

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



LONGTEMPS, le sexe s'est couché de bonne heure. Au temps de l'ordre moral victorien, il fut vilipendé, honni, diabolisé. Il finit par se libérer, avec éclat, au siècle dernier. On a donc chanté la révolution sexuelle, j'ai sans entraves et vécu sans temps mort. On a multiplié expériences et figures imposées – avec ou sans préservatif, avec ou sans vidéo, avec ou sans sentiment... Se brosser les dents ou faire l'amour sont devenus des activités équivalentes. Jusqu'au moment, le nôtre, où l'on a commencé à ressentir ennui et désillusion. Trop de facilité. Trop d'images, trop de transparence. Trop de répétitions, d'obligations. Se pourrait-il alors que, saturés de porno,

DE L'ÉROTISME,
de Paul Audi,
Galilée,
280 p., 25 €.

nous en venions à redécouvrir l'amour? Mieux: à le réinventer?

C'est ce que soutient le philosophe Paul Audi dans *De l'érotisme*, son nouvel essai – stimulant, provocant, souverainement conduit. Il y distingue avec finesse «l'activité sexuelle», «l'érotisme» et «l'érotique». Les actes sexuels sont des comportements physiques, le plus souvent prescrits et stéréotypés. C'est pourquoi «plus on sexualise, moins on érotise», car l'érotisme, loin d'être purement physique, est un «jeu de l'esprit avec le corps». Intervenient dans ce jeu desirs et pulsions, toute une part d'ombre, sans maîtrise possible. C'est exactement ce que cherche à gommer la sexualité hygiénique, transparente, qui se veut triomphante.

Toutefois, si l'érotisme ne peut se confondre avec l'activité sexuelle, il charrie encore, inéluçablement, des représentations héritées, des schémas préfabri-

qués. Au contraire, ce que Paul Audi nomme «l'érotique», c'est la puissance, chez les amoureux, de réinventer les codes, d'en jouer, de jouir de cette créativité. Les amoureux assument leur part d'ombre, mettent en jeu leur identité, par-delà égoïsme et altruisme.

Triomphe du puritanisme

Finalement, il se pourrait donc que «l'amour se porte bien mieux qu'au temps de la révolution sexuelle». Bientôt, les amoureux vont-ils, de nouveau, se retrouver et se perdre, en découvrant que c'est tout un? Verra-t-on renaître, communément, l'amour comme «pur événement» de la coprésence, une sorte de «vibration d'infini»?

Ces questions, que je schématise et condense à l'extrême, progressent dans le livre pas à pas, très clairement. Sous une forme dialoguée et vivante, le philosophe montre par exemple à quel point, contrairement à ce qu'on croit le plus souvent, la pornogra-

phie marque en fait un triomphe du puritanisme, lequel exige toujours, par définition, pureté et transparence. Pour étayer sa démarche, l'analyse convoque nombre de penseurs contemporains – de Foucault à Sartre, de Deleuze à Michel Henry –, mais aussi d'écrivains, Philip Roth, Milan Kundera, Suzanne Lilar, Pauline Réage. Entre autres.

Avec ce volume, Paul Audi achève une trilogie consacrée au passage du désir à l'amour. Entamée avec *Le Théorème du surmâle* (Verdier, 2011), méditation sur l'œuvre d'Alfred Jarry, elle s'est poursuivie avec *Le Pas Gagné de l'amour* (Galilée, 2016). Cet ensemble s'insère dans une œuvre originale, forte à présent d'une bonne trentaine de livres, qui dialoguent notamment avec Rousseau, Mallarmé, Picasso, Nietzsche, Gary... Ample et subtil, à l'écart des projecteurs et des fracas, ce corpus constitue une des plus attachantes trajectoires de pensée d'aujourd'hui. Il faut le redire. ■